

Survola du Pays des Aigles

Autor(en): **Giordano, Victor**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **109 (2006)**

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Survol du Pays des Aigles

Victor Giordano

Au mitan des années quatre-vingt, nous sommes trois couples de quadragénaires jurassiens, amis de vieille date et férus de culture et de choix politiques. Nous entendons perpétuer la tradition qui nous emmène en voyage d'agrément, tous les lustres environ. D'ordinaire, une petite semaine durant, nous découvrons les richesses culturelles, architecturales et culinaires d'une cité européenne plus ou moins renommée.

Cette année-là, lors du choix d'une destination, notre discussion vagabonde de la visite d'une métropole européenne à une autre, quand un de nous lance une idée surprenante: l'Albanie!

Stupeur, incrédulité, regards interrogatifs croisés, petits rires narquois... et puis:

- Chiche, on y va!
- Le pays est-il ouvert au tourisme?
- Ne faut-il pas requérir des visas plusieurs mois à l'avance?
- Sous quelles fourches Caudines les plus iconoclastes d'entre nous devront-ils se prosterner pour obtenir le sésame d'entrée dans ce pays aussi dénommé le Pays des Aigles (un aigle à deux têtes étend ses ailes presque sur toute la surface du drapeau albanais).

Parmi tant d'autres, ces questions fusent et demeurent suspendues aux lampadaires de l'arrière-salle de bistrot dans laquelle nous nous sommes réunis. Bien malin qui pourrait apporter à ces interrogations ne serait-ce qu'un semblant de réponse un tant soit peu précise.

Géniteur de cette idée de but de voyage, Gérard est promu «gentil organisateur». Il lui incombe désormais de réunir toutes les informations utiles et, cela fait, de rassembler ses amis en vue d'une décision ferme et d'un choix de date.

Gérard ne tarde pas à apprendre que deux voyages de touristes ont eu lieu le mois écoulé en Albanie, creusant une petite brèche dans le mur jusqu'alors infranchissable qui entourait ce pays méditerranéen alors fort mal connu.

Tout juste sait-on de la «Republika Shqiperia» que, sise derrière le «Rideau de fer», elle a néanmoins rompu ses liens avec la toute-puissante Union soviétique. Le président albanais, Enver Hoxha (outre des penchants dictatoriaux très marqués) est en effet un fieffé indépendant dont l'étau communiste a étouffé la fierté. Sans crainte du ridicule, ce chef d'Etat d'opérette, dans les années septante, a alors fait des avances à la lointaine Chine... qui l'a accueilli à bras ouverts. Jamais l'Empire du

Milieu n'aurait espéré trouver si facilement un allié qui pourrait se muer en un point d'appui géostratégique en Europe.

Mais, alors que se tissait au fil des ans la trame de ces nouvelles relations sino-albanaises véritablement révolutionnaires, voilà que le phénix des Albanais, Enver Hoxha, est passé de vie à trépas. Ce décès inopiné a même engendré quelque désespoir dans les chaumières albanaises, où l'on préférerait foncer tout droit dans le mur en le sachant clairement, plutôt que de devoir prendre son destin en mains... après tant d'années d'insouciance, puisque le pouvoir et le parti unique décidaient de tout ce qui était bon pour le peuple...

Fondées sur ce préambule, les futures pérégrinations des touristes jurassiens se présentent donc sous les auspices les plus incertains. Ce voyage produira assurément son content de rocambolique et de surprises agrémentées d'un petit soupçon d'inquiétude faisant office d'épice stimulante.

Pour l'accomplir, il faut accepter de se plier aux contraintes d'un «voyage organisé», faute d'autre solution possible. Le tourisme style «Club Méd» n'est pourtant pas notre mode favori. Découvrir le quotidien des gens, leur culture, leur mode de vie, leurs espoirs, voilà le carburant qui nous fait bouger. Rien d'étonnant donc si, parmi les préparatifs du voyage – qui durera dix jours seulement – figure en bonne place un effort d'apprentissage de la langue albanaise.

Toutefois, les cours de langue albanaise ne sont pas légion à cette époque dans le Jura. Feront donc office de professeurs deux demandeurs d'asile du Kosovo établis depuis une petite année dans la région. C'est avec eux, Radomir et Bexhet, que nous découvrirons les rudiments de l'idiome albanais. Comme le temps presse – on est à quelques mois du voyage – ces cours portent non pas sur des exposés détaillés de la grammaire, mais sur une liste de phrases-types pouvant être utiles dans la vie quotidienne: – Avez-vous du pain? Quelle heure est-il? Où se trouve la gare? Quel est le chemin jusqu'au musée? Où est l'hôtel x? J'ai perdu mon chemin... S'y ajouteront les classiques: bonjour, bonsoir, avez-vous bien dormi? Que faisons-nous aujourd'hui? Où se trouve la plage? etc.

Au fil des soirées d'étude, les deux réfugiés-enseignants distilleront quelques-unes de leurs convictions politiques les plus marquées. C'est que, citoyens du Kosovo, c'est-à-dire de l'ex-Yougoslavie, ils ne se contentent pas de parler la langue albanaise. Ce sont des admirateurs convaincus – sinon convainquants! – du régime communiste et surtout du défunt camarade Hoxha. Ils en vantent les mérites sur tous les tons et, c'est étonnant, ils ont réponse à toutes les objections qui peuvent leur être faites, quant au non-respect des principes démocratiques, à l'absence de libertés individuelles, à la fermeture hermétique du pays à tout contact avec l'extérieur. Ils nous répéteront plutôt deux fois qu'une qu'en Alba-

nie personne ne paie des impôts, ce qui instaure entre les citoyens une égalité qui n'existe nulle part ailleurs. A entendre tant de louanges, jamais nous ne comprendrons pourquoi ces deux lascars ont choisi de requérir l'asile politique... en Suisse, alors qu'ils décrivent l'Albanie comme le paradis idéologique auquel ils ne cessent de rêver... et qu'ils nourrissent l'espoir d'y vivre un jour!

Nous avons ainsi appris que tous les citoyens albanais ne sont plus des messieurs et des dames, mais sont devenus des camarades, ce qui se dit «shok» en albanais pour Monsieur et «shotché» pour Madame. Nous transcrivons ces termes en langage phonétique, car nous n'avons guère eu le temps de nous familiariser avec l'orthographe de notre futur pays d'accueil.

Au cours des démarches préparatoires de notre voyage, quelle ne fut pas notre surprise de constater que le vol aérien le plus direct de Zurich à Tirana gagne celle-ci via... Budapest. En effet, à cette époque, seule en Europe la compagnie hongroise d'aviation est autorisée à emprunter le ciel albanais où ses aéronefs ne risquent de rencontrer que des avions chinois, à l'exclusion de tous autres zincs...

Cette particularité nous vaudra de jouir d'une escale de trois heures à Budapest, ce qui nous laissera peu de temps pour parcourir les rives du Danube. Dans la capitale magyare, le régime communiste commence certes à craquer de tous côtés, mais il demeure fort présent et se concrétise sous nos yeux par un nombre étonnant de policiers et autant de kalachnikovs fort dissuasives pointées sur les passants. Auparavant, à Kloten, nous avons fait brièvement connaissance avec les autres participants de notre voyage, des couples de Romands de notre âge, ainsi que de notre guide. C'est une jeune femme pleine d'entrain mais rongée par sa crainte d'incidents inattendus.

De Budapest à Tirana, notre vol se déroule pourtant sans histoire. L'étonnement est à venir. Nos yeux s'écarquillent en effet quand notre avion – il ne transporte que quarante personnes parmi lesquelles les vingt-cinq participants de notre voyage – affrété par un voyageur suisse dont c'est la deuxième incursion en Albanie, effectue les mouvements d'approche de l'aérodrome de Tirana.

Nous nous croyons soudain transportés en Ajoie. Il n'y a en effet apparemment aucune différence entre le champ d'aviation de Porrentruy-Courtedoux et celui de la capitale albanaise sur lequel nous allons nous poser dans quelques instants: deux ou trois hangars, aucune piste d'atterrissage ou de décollage qui soit goudronnée, un simple manchon à air qui indique d'où souffle le vent. Vu l'aspect militaire des lieux, il serait préférable de l'appeler biroute, au risque de créer un certain quiproquo!

Au fur et à mesure que notre aéronef perd de l'altitude, nous constatons la vétusté des rares bâtiments de cet aéroport de campagne. Quand

nous posons les pieds sur le sol albanais, nous ne pouvons réprimer un petit soupir de soulagement.

A peine le temps de humer l'air de notre pays d'accueil que nous voici happés par l'insolite. Nous apercevons en effet, à trente mètres de nous, un hangar délabré devant lequel cinq personnes en uniformes d'apparence militaire sont alignées, main droite à la visière d'une imposante casquette que chacun porte plantée bien droite sur le crâne.

Qu'est-ce qui nous vaut de jouir de ce comité d'accueil fort étrange? Nous ne le saurons jamais. Apparemment notre avion ne transportait pas de passagers officiels, à moins que, embarqués lors de l'escale de Budapest, ils se soient retirés au fond de l'appareil et se soient ainsi soustraits à nos regards indiscrets.

Se produit alors un épisode vraiment insolite et inattendu. Alors que nous cheminons sous le poids de nos valises dont nul chariot n'allège la pesanteur, l'un de nous s'écarte de notre file indienne. D'un pas résolu, il se dirige vers les uniformés alignés au garde-à-vous – nous saurons plus tard que c'étaient effectivement des dignitaires chinois venus accueillir quelques compatriotes. Arrivé devant eux, il pose son sac de voyage, se prosterne et leur serre la main avec chaleur, sans mots dire. Cet acte de civilité accompli, sous les yeux impassibles des dignitaires, Gérard regagne nos rangs, très sérieux, ne laissant transparaitre aucune émotion sur son visage placide. Nous constatons alors que notre gaillard a épinglé sur sa chemise, à la hauteur du cœur, une broche à l'effigie de Staline. Le portrait en est si bien dessiné que tout homme sur terre pourrait reconnaître le buste du dictateur soviétique de sinistre mémoire. Curieusement, l'artiste qui l'a peint lui a donné des traits très humains et a instillé une grande douceur dans les yeux et le regard. Rétrospectivement, nous nous interrogeons encore sur les sentiments que la vue de cette effigie a pu faire naître dans la tête des soldats chinois de faction ce jour-là!

Ce que nous avons pu mesurer en revanche, c'est l'ampleur de l'émoi, du trouble puis de la crainte que cet épisode a engendrés pour notre guide. Du coup, la voilà lancée dans une litanie de mises en garde envers notre groupe et particulièrement envers Gérard: ne jamais se distinguer, ne jamais sortir du groupe, ne rien entreprendre qui puisse donner à la soldatesque environnante le sentiment qu'il se foment quelque chose d'insolite contre elle (et le régime du pays), qu'un risque d'émeute naît. Eviter de prêter le moindre flanc à la critique ou à tout le moins demander conseil avant d'entreprendre quoi que ce soit qui n'ait pas été prévu ou recommandé.

Le temps de déambuler dans l'aéroport à travers des bureaux misérables, poussiéreux et mal entretenus et d'y pousser tant bien que mal nos (trop lourds) bagages et nous voici dans l'antichambre de ce «paradis européen», comme l'a baptisé le guide spirituel Enver Hoxha. Nous avons investi le bureau d'accueil du pays: la douane.

Nous font face, derrière une table dont le revêtement en formica craquelée de toutes parts, deux olibrius dont les paluches empoignent nos bagages sans effort physique apparent, ce qui nous enlève du même coup toute envie de plaisanter ou de jouer les importants.

Nos yeux se changent cependant en billes arrondies et étonnées quand les deux matamores ouvrent nos sacs et se mettent à retourner nos vêtements de toutes parts, à fouiller dans nos trousseaux de toilette, à retourner en tous sens nos habits et nos sous-vêtements. Malgré de méthodiques recherches et bien qu'ayant fait preuve d'un zèle constant, les deux gabelous albanais ne dénichent évidemment pas le moindre plan d'assaut de l'Assemblée populaire de Tirana dans nos bagages. Ils ne découvrent pas non plus l'adresse d'un compatriote louche qui aurait pris le risque de nouer des contacts avec des étrangers de notre acabit et de les faire venir dans le pays pour renverser les fantoches du régime en place.

N'allez cependant pas croire que faire ainsi chou blanc tiédit leur zèle de chercheurs! Ils ont raison. En effet, dans la valise d'une collègue, voilà qu'ils mettent la main sur le dernier numéro du magazine bien connu *Paris-Match*. Chacun sait la propension subversive de cette publication! D'ailleurs, l'édition feuilletée contient plusieurs pages intérieures consacrées à l'ancienne impératrice d'Iran, la princesse Soraya, qui vient de se réfugier à Paris. Elle apparaît sur quelques photos, en gros plan, large sourire aux lèvres, yeux d'un noir de jais flamboyant, mais surtout légèrement vêtue d'une robe de gala qui met son opulente poitrine en évidence.

Trop, c'est trop.

Voilà les deux cerbères qui empoignent les deux pages de photos, les détachent consciencieusement du journal et les réduisent en boulettes de papier. Ils nous font comprendre qu'on ne saurait polluer le regard des jeunes Albanais en les laissant dévisager d'aussi plantureux avantages physiques. Notre collègue Mimi, qui ne nourrit évidemment pas la moindre admiration pour Soraya, proteste pour la forme. Mais un clin d'œil fort appuyé de notre guide pose un couvercle étouffant sur la colère de principe qui bout dans la cafetière de Mimi. Un peu plus loin, c'est le maillot de bain d'Elisabeth, autre collègue, qui intrigue les deux gardiens de la moralité albanaise. Mais ils laissent tomber, devant l'air ébahi et les explications pour eux incompréhensibles données par une Elisabeth tout sourire.

La fin de cette première journée de contact avec la réalité albanaise comptera encore quelques jalons des plus surprenants. Nous avons certes appris, en consultant toute la documentation qui nous était tombée sous la main avant notre départ, que ce petit pays, fier de son indépendance envers les grandes puissances – la Chine exceptée – subissait quelque effet retardataire de son développement dû à cette propension à ne vouloir dépendre de personne.

Le caractère très aléatoire du revêtement recouvrant la route nous menant de l'aéroport au centre de la capitale Tirana nous donne du coup un premier avant-goût de ce réel sous-développement. Ainsi, le car que nous empruntons pour rejoindre notre hôtel situé au centre de la ville pouvait se targuer d'un certain luxe par comparaison avec les autres véhicules croisés ou dépassés sur la route. Nous étions pourtant brinquebalés de toutes parts, en raison d'une conduite fort nerveuse et surtout des nids de poules garnissant la chaussée. Nous n'avons croisé alors quasiment aucune voiture automobile. En revanche, une kyrielle de chariots tirés par un âne malingre ou une rossinante décharnée, des familles entières cheminant au milieu de la route et ne faisant place au car qu'en toute dernière extrémité, bien qu'il menaçât de les occire en annonçant son passage à grands renforts de concerts klaxonnants.

Sur ces chariots, des paniers, à peine remplis de quelques fruits et légumes et des outils aratoires primaires, comme on en trouve chez nous dans les musées retraçant la vie dans nos campagnes au début du XX^e siècle. Au passage, nous constatons le délabrement des bâtiments, le plus souvent agricoles, longeant le bord de la route et, dressées sur ces masures, de nombreuses antennes de télévision aux multiples ramifications – la parabole n'avait pas encore été inventée.

Nous apprendrons, plusieurs mois plus tard, qu'après la mort du dictateur Enver Hoxha, son bras droit, Ramiz Alia, qui lui succéda, comprit rapidement qu'il fallait faire des concessions au peuple engoncé dans une totale absence de liberté, sans quoi le renversement du régime était programmé. La première de ces concessions fut précisément d'autoriser la pose d'antennes de télévision et l'importation de postes. Cette mesure avait en outre le mérite de permettre au partenaire chinois, qui faisait ses premiers pas dans cette industrie de l'image, de tester ses appareils avant de les répandre sur les autres marchés du monde.

Ramiz Alia ne sous-estimait pas le risque politique que ces fenêtres ouvertes sur le monde, jadis fermées devant les yeux albanais, pourraient à terme représenter. Mais le nouveau chef de l'Etat et ses conseillers pensèrent à l'époque que leurs concitoyens, faute de connaissances linguistiques – les programmes des chaînes télévisuelles italiennes étaient les seuls qui pouvaient être captés – limiteraient leurs intérêts aux émissions de divertissement. Du coup, estimèrent M. Alia et ses conseillers, il n'en résulterait aucune conséquence sur le terrain politique.

On sait aujourd'hui, parce que de nombreux réfugiés venus d'Albanie et des régions voisines l'ont eux-mêmes clairement expliqué depuis lors, que c'est par le biais des émissions de télévision qu'une majorité d'Albanais prit conscience de son état d'asservissement et de la nécessité de saisir son avenir en mains.

Notre prise de contact ultérieure dans notre hôtel ressemblera beaucoup à celle qui se passe d'ordinaire dans des pays africains récemment

ouverts au tourisme: un personnel dévoué, empressé même, mais manquant d'une bonne formation professionnelle et commettant par conséquent des bévues (mineures) avec une touchante naïveté. Tant les membres de notre groupe que les autres participants du voyage se sont accommodés avec le sourire de ces petits défauts de jeunesse qui n'ont jamais donné lieu au moindre incident pendant la dizaine de jours de notre séjour.

Une fois installés dans notre hôtel, à Tirana, les surprises se succèdent. De notre chambre puis ensuite dans la rue, nous observons des femmes occupées aux travaux de pavage de la place centrale. Courbant sous des charges très lourdes, elles manient le marteau-piqueur, poussent une lourde machine servant à rouler les pierres, véritable ancêtre de nos rouleaux compresseurs. L'extrême lenteur de leurs mouvements atteste de la fatigue endurée depuis des années de tels labeurs, mais aussi du peu d'empressement à accomplir une tâche probablement fort mal rétribuée.

Dans la ville de Tirana, ce qui frappe d'emblée le visiteur, c'est le calme spartiate qui y règne. On peut le comparer au silence qui vous assaille quand, à Venise, vous sortez de la gare et débarquez – si on ose dire – sur la place qui a les pieds dans l'eau. En effet, devant notre hôtel s'étend la place principale de la capitale. En face s'étalent des bâtiments qui abritent les principaux services de l'administration du pays. Entre les deux, il n'y a quasiment pas âme qui vive. Les rares voitures qui s'aventurent sur les lieux disposent ainsi d'une chaussée de dix mètres de large. Il n'existe ni passages pour piétons ni feux de signalisation. Ils ne serviraient à rien, puisqu'il n'y a pas de circulation à régler... A part les piétons, les seuls usagers de la route sont des cyclistes qui se rendent au travail ou en reviennent.

En ce mois de juin, c'est seulement vers 18-19 heures que les rues s'animent un peu. Affluent alors des environs de la capitale des myriades de petits chars tirés par des ânes ou des chevaux étiques qui coupent gentiment la priorité à des cars remplis de passagers transbahutés jusque dans les villages environnants. En quelques minutes s'installe un tohu-bohu gigantesque, comme si toutes les rues adjacentes crachaient leur content d'occupants, les rejetant vers ailleurs.

A quelques reprises, dans d'autres villes que la capitale, nous avons observé ce manège, où il avait toutefois une ampleur nettement moins forte. Le trait dominant des gens qui composent la foule en est alors la lenteur de leurs mouvements. On se croirait en pleine canicule méridienne dans une quelconque cité du Sud espagnol.

Il n'est pas possible évidemment de tirer des conclusions, qui seraient subjectives, d'une telle observation. Mais celle-ci n'en demeure pas moins très étonnante. L'impression qu'elle engendre et que rien ne vient démentir, est que la population albanaise laisse s'étioler ses caractéristiques propres et s'alanguit dans une moiteur et une tiédeur qui la protè-

gent des trop dures réalités de la vie quotidienne. Bien que nous nous trouvions en pleine région méditerranéenne, aucune des caractéristiques typiques des autochtones de cette grande partie d'Europe méridionale ne se manifeste... Difficile de ne pas y voir un des effets du carcan de fer imposé par le régime à la population albanaise!

Un guide indigène

En plus d'une guide suisse préoccupée surtout de questions administratives – réservation des chambres dans les hôtels, ponctualité des repas, etc. – notre petite équipe de touristes a bénéficié des explications d'un guide indigène. C'était un étudiant, parlant un français impeccable et ayant une très bonne connaissance des lieux visités. Mais assez rapidement, nous avons décelé en lui un partisan ferme du régime albanais, celui d'Hoxha en tout cas. Il nous est apparu fermé au moindre esprit critique, au point que nombre de questions toutes simples que nous lui avons posées sont vite devenues embarrassantes pour lui et ont donné lieu à des réponses toutes faites sans doute directement issues du catéchisme officiel. Cette particularité nous empêchera hélas de nouer des liens étroits avec lui et avec d'autres Albansais, en plusieurs circonstances.

Petit détail piquant, dans notre groupe se trouvait une «employée de bureau» du Département suisse des Affaires étrangères chargée par ses supérieurs d'évaluer la situation politique albanaise et de déceler des éléments pouvant servir de fondements à des relations albano-suisse à développer, dans le domaine touristique comme dans la coopération ou les échanges commerciaux et industriels. Cette jeune femme a accompli sa tâche en toute discrétion, de sorte qu'il n'en est rien résulté de particulier au cours de notre séjour. Si elle ne nous avait pas mis au courant des raisons de sa présence, nous ne nous en serions pas doutés du tout.

La joie des mariés

L'exubérance toute méridionale, nous la rencontrerons dans toute son ampleur quelques jours plus tard, après qu'un voyage assez éprouvant, dans un car peu confortable, a projeté notre groupe de touristes dans la chaude ambiance du Sud. Dans la petite ville de Saranda, alors que notre guide indigène goûte à quelques instants de repos, nous sommes attirés par une musique entraînante ponctuée de nombreux cris de joie. Sous nos yeux une fête nuptiale déroule ses charmes, dans les sobres jardins d'une auberge campagnarde. A peine les invités de la fête ont-ils remar-

qué notre présence – des étrangers ne peuvent pourtant pas échapper aux regards, ne serait-ce qu'au vu de notre élégance vestimentaire même toute relative. (Nous remarquons au passage combien les chaussures que portent les Albanais – et plus encore les Albanaises – semblent dater de plusieurs décennies). Rien d'étonnant: l'industrie albanaise de la chaussure est une des nombreuses activités économiques qui est passée sous la férule de l'Etat. *Ipsa facto*, elle a tourné le dos à la mode et au confort, privilégiant la robustesse et excluant toute recherche esthétique. Et que les panards des chers shoks et shotchés s'adaptent aux canons du plan quinquennal d'Hoxha et compagnie!

Alors que ces pensées nous trottent dans la tête, une belle Albanaise, sortant de la fête, nous y invite et nous entraîne sur la piste de danse, sous le regard amusé de ses compatriotes. C'est ainsi que la moitié des membres de notre groupe ont participé à un mariage albanaise et en ont retiré des sentiments de sympathie évidents envers la population de notre pays d'accueil. La joie et le plaisir, le goût de la musique et de la danse nous frappent alors, tant ils font diversion par rapport à ce que nous avons vu les jours précédents. La joie communicative animant nos hôtes fait alors plaisir à voir.

De la sympathie, nous sommes cependant passés à la commisération, quand notre promenade sarandaïse nous a conduits dans une pseudo-épicerie. Devant ce magasin, une queue de clients potentiels avait attiré notre attention. Après quelques échanges de propos et force gestes parfois difficiles à interpréter vu nos maigres connaissances linguistiques, nous comprenons qu'un arrivage de produits alimentaires est imminent.

Deux heures plus tard, les plus courageux, voire curieux, d'entre nous sont encore dans la file indienne, attendant patiemment de pénétrer dans le local de vente et d'y découvrir ces «produits nouveaux». Nouveaux, oui, car dans le magasin, tous les rayons sont vides de toutes denrées. Nous comprendrons par la suite que, vu la rareté et le peu de consistance des livraisons, tout l'assortiment est acheté à chaque fois en quelques heures après la livraison. Le magasinier, employé d'Etat, attend alors avec philosophie la prochaine livraison qu'il est assuré d'écouler. Il ne court en tout cas pas le risque de se prendre la tête quand il devra dresser l'inventaire de son magasin!

Des explications dispensées par notre guide autochtone, nous déduisons que cet épicier «populaire» ne passe aucune commande à son fournisseur. Dans un quelconque bureau de Tirana, un expert en la matière décide ce que les ménagères de Saranda ou d'ailleurs voudront, ou mieux, devront acheter... C'est lui qui définit les livraisons. Et comme les acheteurs ne se font pas prier, faute d'autres choix, cela fonctionne...

Les aléas de ce mode «d'organisation» étant aisés à deviner, rien d'étonnant si la majorité des Albanais cuisent leur pain à domicile et en fabriquent de toutes sortes. Logiquement aussi, nombreux sont ceux qui

aménagent derrière leur maison un petit jardin potager censé améliorer l'ordinaire, mais qui souvent le remplace. Ce système peut paraître archaïque à nos yeux. Il a sans doute l'avantage de favoriser la consommation de légumes, davantage en tout cas que les «prêts-à-cuire» qui encombrant les étalages de nos magasins d'Europe occidentale aujourd'hui. Rien d'étonnant si les pains, légumes et fruits forment la base essentielle de la nourriture des Albanais.

Dans cette petite ville méridionale, le programme de notre voyage nous a encore assignés à visiter un atelier de tissage. Doté de métiers antédiluviens, cet atelier rassemble une cinquantaine de femmes – aucun homme sauf dans les locaux de direction! – qui y produisent des tapis et des tissus, selon des modèles préétablis. A ce que nous avons compris, ces modèles ne changent pas tout au long d'une année, ce qui est censé, par les automatismes acquis, favoriser la productivité des tisseuses.

D'un intérêt mineur, notre visite s'est terminée par quelques achats, le plus souvent effectués non par un choix délibéré, mais plutôt dans le souci de venir en aide, par ce biais, aux travailleurs en cause. A la vérité, au terme du voyage et vu les questions économiques restées sans réponse, nous inclinons à penser que nos achats n'ont procuré aucun avantage pécuniaire aux travailleurs que nous entendions aider de la sorte. Le profit réalisé par un tel atelier revient à l'Etat qui en est le véritable propriétaire.

Dans cette entreprise, au fond de l'atelier, nous avons un peu bavardé avec une jeune ouvrière qui baragouinait quelques mots de français. Elle était au comble de l'étonnement en constatant que nous savions quelques mots d'albanais. Ses questions sur la Suisse ou la France s'enchaînaient à une vitesse bien supérieure à celle à laquelle nos modestes connaissances d'albanais nous permettaient de répondre. Avant de nous faire alpaguer par notre guide «bienveillant», nous avons tout juste pu échanger nos adresses.

Au cours de notre voyage, nous avons envoyé une carte postale sibylline à cette jeune Albanaise, à laquelle nous avons ensuite écrit plusieurs fois, dès notre retour en Suisse. Hélas, nous n'avons jamais reçu de réponse de sa part, de sorte que nous n'avons pas pu concrétiser notre intention de lui venir matériellement en aide et de mieux apprécier l'évolution de la situation politique en Albanie.

Toujours dans cette petite ville, nous avons aussi goûté aux joies de la baignade en mer, bien que n'existe pas une véritable plage aménagée à cette fin. Si globalement l'Albanie nous a paru souffrir d'un bon demi-siècle de retard par rapport au développement de l'Europe occidentale, cette différence présentait aussi quelques avantages en regard des dégâts collatéraux provoqués par la «civilisation» avancée. Ainsi la crainte de se faire voler était-elle complètement absente des soucis quotidiens des habitants et des touristes. Sur la plage précisément, nul besoin de veiller

sur ses affaires, de planquer son porte-monnaie ou ses papiers d'identité. Des indigènes prenaient le même plaisir que nous à la baignade et manifestaient une totale insouciance qui nous a poussés à faire de même.

Les petits hommes en vert

Un élément primordial peut expliquer le phénomène que nous évoquons. C'est l'omniprésence de soldats, dans toutes les localités, dans les moindres recoins des villes et villages. Nous n'avons pas pu savoir quel rôle ils remplissaient réellement, en armes, mais apparemment désœuvrés. Etant donné quelques travers bien connus du régime Hoxha et que le successeur Ramiz Alia n'avait sans doute pas encore eu le temps – ou le courage – d'abolir depuis les quelques mois qu'il était au pouvoir avant notre voyage, tout laisse penser que ces pseudo-soldats appartenaient à quelque police politique érigée en bataillon de surveillance de la population.

Quelques indices nous le font penser... Nous avons en effet à plusieurs reprises décelé des regards d'hostilité non feinte dans les yeux d'autochtones croisant ces petits hommes en vert. Outre la couleur de leur uniforme, la petite taille relative de ces porteurs d'uniformes nous a aussi frappés. La non-explication des raisons de ce constat figure toujours en bonne place dans le tableau, au demeurant fort rempli, des questions restées ouvertes au terme de notre voyage...

Nous devons la rapprocher d'une autre particularité, celle de l'annonce de débats politiques publics au cours desquels des camarades manifestement venus des villes allaient au-devant de la population, afin de lui dispenser le credo officiel. De simples affichettes comportant des inscriptions manuscrites annonçaient de telles soirées. Ces libelles étaient collés, souvent sur des façades d'immeubles, à hauteur d'hommes, l'objectif étant à l'évidence qu'ils soient lus par les passants.

Nous avons plusieurs fois croisé ces petits hommes tout habillés de vert, le plus souvent réunis en nombre aux alentours des lieux où devaient se tenir de tels rassemblements. Peut-être aurions-nous pu assouvir notre curiosité en nous immisçant dans ces assemblées. Informé de notre intention, notre guide bienveillant a lourdement insisté sur l'interdiction absolue qui nous était faite de mener notre projet à exécution, cela sur un ton courroucé des plus éloquents...

A chaque fois que nous nous étonnions d'une restriction de ce type, notre brave cicerone entonnait la même antienne: il ne fallait pas risquer de laisser naître la principale crainte du pouvoir, celle de l'ennemi extérieur venu en Albanie pour déstabiliser le régime et tenter de profiter de l'éloignement géographique de la seule nation qui voulait du bien à

l'Albanie – la Chine! Seuls contre une telle évidence, que pouvions-nous faire?

Les curiosités

Une des curiosités touristiques que nous avons alors découvertes, ce sont les casemates parsemant les champs aux abords des villes. De ces constructions surprenantes, nous n'apercevions qu'un petit toit arrondi, en béton, sortant du sol, d'un diamètre de trois à quatre mètres au maximum. Les quelques visites in situ que nous avons faites nous permettent d'affirmer qu'il s'agit de cachettes destinées soit à entreposer des armes, soit à servir d'abris, en cas de conflit armé. Décrivons les lieux: sur la droite de la coupole sortant du sol, un escalier en colimaçon ne comptant que quelques marches. Il mène à l'intérieur de l'abri dépourvu de porte, bien que des systèmes de fermeture et des gonds donnent à penser que chaque abri peut être doté d'une protection en barrant hermétiquement l'accès.

Dans le local, dépourvu de système d'aération mais doté d'un éclairage électrique, on ne trouve aucun moyen de s'asseoir ni de se coucher. C'est pourtant dans ces casemates que la population et les soldats défendant le pays sont censés se réfugier, si d'aventure l'ennemi impérialiste se livre à l'intention première que le pouvoir albanais lui attribue: la volonté d'envahir le pays.

On compte plusieurs milliers de ces casemates sur toute la surface de la terre albanaise. Celles où nous avons accédé étaient envahies par les détritiques, les excréments d'animaux et dégageaient une odeur pestilentielle. Le danger le plus clair qui aurait menacé d'éventuels occupants de ces habitacles, c'était assurément l'asphyxie, bien davantage que les combattants d'une armée d'envahisseurs. Le risque d'asphyxie par absence d'air nous a d'ailleurs semblé tout aussi évident que celui qui résulterait de ces odeurs nauséabondes!

Dans la phraséologie officielle, ces habitacles de sauvegarde faisaient encore partie d'un plan en cours de réalisation, de sorte que toutes les questions posées à notre guide autochtone sur ce thème ont eu droit à cette réponse lénifiante: – Dans quelques années, il sera possible de répondre à votre demande de renseignement.

En tant que citoyens suisses, nous prenons cependant garde de ne pas céder à une quelconque raillerie envers le régime albanais sur ce point. Nous nous souvenons plutôt que la défense civile instaurée dans notre pays se nourrit – ou mieux se nourrissait – à peu de choses près des mêmes craintes que celles des autorités albanaises. Mis à part le système d'aération et le niveau du confort dans les abris civils suisses, il n'y a pas une différence stratégique énorme entre ces derniers aménagés obliga-

toirement dans tous les nouveaux immeubles d'habitation de Suisse et les casemates albanaises. Même lourdement armés, les occupants de celles-ci auraient été bien en peine de se défendre contre une horde d'envahisseurs, faute de disposer de moyens d'utiliser des armes telles que fusils ou revolvers tout en restant abrités. De même, que ferions-nous en Suisse, enfermés dans nos abris, si le pays était soumis à des radiations nucléaires ou envahi par des armées étrangères ?

Alors que l'Albanie était aux prises avec des difficultés de développement considérables et souffrait d'un retard ou d'un défaut d'équipements important en de multiples domaines, le coût sans doute très élevé de cet aménagement d'une pseudo-défense, réalisé en milliers d'exemplaires, témoigne d'une paranoïa qu'on ne trouve guère que dans l'esprit embué d'un dictateur. On imagine dans quel état d'asservissement avait dû tomber le peuple albanais, au point d'accepter pareil gaspillage des maigres ressources du pays...

Désolation

Nous ressentirons encore la même impression de désolation, à la faveur d'une escapade qui faillit nous coûter, sinon la damnation éternelle, du moins l'envoi dans un quelconque goulag dont de nombreuses rumeurs ont rendu l'existence plausible, dans le nord de la Republika Shqiperia.

Malgré les instantes objurgations de notre guide autochtone, nous profitons en effet d'une halte dans une petite localité pour nous égayer dans la nature. Nous allons alors fourrer notre nez dans tous les recoins plus ou moins dignes d'intérêt.

C'est ainsi qu'au hasard d'un détour, dans une ruelle d'un petit village du centre du pays, nos pas nous conduisent dans une petite église, dont la porte entrebâillée a excité notre curiosité. En effet, surprise et désolation nous attendent à l'intérieur de cet ancien lieu de culte vraisemblablement catholique ou orthodoxe. Sous une épaisse couche de poussière et parmi des débris de toutes sortes, enveloppés par des odeurs nauséabondes diverses et fort prenantes, nous trouvons quelques objets de culte et surtout une impressionnante collection d'icônes. Dans la pénombre des lieux, il est fort difficile d'évaluer si les peintures pieuses que nous avons sous les yeux sont d'une grande ou d'une faible valeur marchande. Mais vu leur qualité picturale indéniable et étant donné le nombre important d'œuvres d'art ainsi laissées à l'abandon, nous éprouvons une gêne profonde.

Devons-nous sauver ce patrimoine de la déchéance et en rapporter quelques morceaux chez nous ? Pouvons-nous courir le risque de subir le reproche de piller « les richesses nationales » lors d'une fouille en règle de

nos bagages avant notre départ, circonstance que nous ne pouvons écarter après les minutieuses investigations qui ont marqué notre arrivée dans le pays? Chacun de nous a sans doute apporté à ces interrogations une réponse qui ne regarde que lui. L'absence de toute controverse lors des contrôles douaniers subis avant notre retour nous permet d'espérer aujourd'hui encore que quelques icônes ont ainsi peut-être été sauvées de la ruine...

Diverses formes de folklore

L'obstacle linguistique empêchant la plupart des membres de notre groupe d'entrer en contact approfondi avec la population, le programme du voyage nous a conviés à deux ou trois concerts de chants et de musique folkloriques. Nous avons ainsi découvert un peuple qui accorde de l'importance à la danse et aux plaisirs simples du chant et arbore des costumes dans lesquels les chaudes couleurs de la nature méditerranéenne dominent largement. Les danses frénétiques et leurs rythmes parfois endiablés nous donnent l'image d'un peuple vivant heureux dans un environnement naturel varié: des montagnes comparables à celles du Plateau suisse ou des Pré-alpes (dans le centre du pays) et des campagnes sèches tournées vers la mer dans le sud, comme on en trouve au sud du Massif central français. Les indigènes que nous voyons évoluer sous nos yeux arborent-ils des physionomies et des traits trop peu enjoués et marqués par les dures réalités de la vie quotidienne? L'idée qu'il en est ainsi nous traverse plusieurs fois l'esprit, sans qu'il soit possible de dire si elle est vraiment fondée et si elle ne découle pas d'un a priori que notre intellect nous imposerait... Selon un sage précepte latin, le doute profitera donc à l'accusé. N'empêche que nous avons plusieurs fois l'impression que la mélancolie assombrit la joie que danseurs et chanteurs expriment devant nous. Ils interprètent pourtant des morceaux sentimentaux, voire passionnés, dans lesquels les élans patriotiques trouvent aussi leur place.

C'est un folklore d'une toute autre veine que nous découvrons ensuite, notamment dans la ville de Gjirokastra. Par une route dont le revêtement bitumeux présente une haute qualité que nous ne rencontrerons nulle part ailleurs dans le pays, nous arrivons dans cette petite cité dominée par une imposante citadelle. A quelques pas de celle-ci se trouve l'humble maison natale d'Enver Hoxha dans laquelle a été aménagé un musée retraçant toute la vie – de l'enfance au dernier souffle – du «bien-aimé chef» que nous pourrions tout aussi bien nommer «conducator», par référence à un autre dictateur depuis lors déchu et disparu, le Roumain Nicolae Ceaucescu.

Comme souvent dans de tels «pièges à touristes», l'éloge du défunt ressemble à une oraison dithyrambique dont est soigneusement extirpée toute allusion qui pourrait faire de l'ombre au souvenir du disparu. Au diable les mises en doute de choix politiques antérieurs pourtant controversés comme l'Alliance avec Moscou, puis avec Pékin, ainsi que la voie solitaire et le refus de toute aide internationale! Selon les pensées attribuées au grand chef du pays, le repli sur soi du peuple albanais prend alors les allures du seul réflexe possible et nécessaire devant les volontés guerrières internationales: l'envahisseur est à l'affût, il rêve depuis des décennies, voire des siècles, de s'emparer de nos richesses incomparables, etc. Fermons-lui notre porte!

Le «léger» décalage entre ces richesses nationales et la pauvreté que nous découvrons résulte d'un déphasage momentané... qui ne saurait durer longtemps et que le peuple, selon ses dirigeants bienfaiteurs, comblera à la force de ses poignets, les temps meilleurs étant promis pour bientôt...

Ce que nous voyons dans cette mesure natale du chef d'Etat albanais suscite évidemment des flopées de questions dont nous bombardons notre guide indigène. Au mieux, nous avons droit à un haussement d'épaules témoignant que notre guide «ne sait pas tout». Au pire, il nous donne des explications vraisemblablement tirées directement du catéchisme du régime.

Régime au point mort

Même si cela n'est pas une particularité propre au système politique albanais, la visite au tombeau du bien-aimé dirigeant, le «shok» Enver Hoxha, décédé quelques mois plus tôt, revêt pour nous un petit côté surréaliste.

Dans un vaste jardin entouré de palissades, nous nous sommes rassemblés devant la tombe de Hoxha recouverte d'un marbre noir et brillant dépourvu du moindre objet décoratif. Sans doute de crainte que quelque opposant au régime ait l'idée de se venger sur la dernière demeure du dictateur, ce tombeau est flanqué de quatre gardes, armés de kalachnikovs et dressés comme des peupliers dans une plaine sans vent, aux quatre coins du tombeau. A voir leurs lèvres (et leurs fesses) serrées, leur regard vide et devant l'absence de tout signe humain – à se demander si nos quatre cerbères respirent encore – nous optons pour une passivité totale, repoussant le moindre clignement de cils, tuant dans l'œuf le plus petit sourire, évitant de prononcer la moindre parole. Décamper au plus vite, sans nous retourner et sans lever la tête plus que nécessaire à notre fuite sera notre seule planche de salut. Ouf!

C'est dans les parages, puis plus tard sur plusieurs coteaux aperçus au fil des jours, que nous avons découvert le plus étonnant hommage du peuple à son bienfaiteur: l'inscription du prénom de Hoxha, en lettres géantes formées par des cailloux disposés à même le sol, les abords des cinq lettres d'Enver ayant été consciencieusement fauchés, débarrassés de toute plantation, afin que tout promeneur en ces lieux ait l'insigne bonheur de lire le prénom du chef suprême. Pour le fidèle serviteur qui nous sert de guide, c'est une manière de montrer que «même la nature convient que le nom du guide spirituel mérite d'être loué de la sorte» (*sic*).

Y a-t-il une différence très grande entre ce culte populaire rendu librement par le peuple et les panneaux publicitaires qui, aux abords de vos autoroutes, dans les pays occidentaux, vantent sans retenue les vertus d'une crème de beauté ou celle d'une boisson gazeuse? Nous demande ingénument notre guide.

Aucun des voyageurs du groupe ne croit bon de tenter de le convaincre que sa comparaison est mal fondée. Elle est en soi si peu consistante qu'il nous semble vain de partir à l'assaut d'un tel moulin à vent!

Ce culte d'un genre particulier a été décliné sous plusieurs formes spéciales: des fleurs sorties de terre remplaçaient là les pierres précitées. En un autre lieu, c'est l'herbe printanière qui a été fauchée de manière que les touffes non arrachées dessinent les cinq fameuses lettres d'Enver!

D'ailleurs, dans les grandes villes, la plupart des toits des immeubles de construction récente arborent des enseignes lumineuses. Au lieu de consister comme chez nous en des lettres composant les noms d'entreprises connues – Swatch, Nestlé, etc. – une seule raison sociale a été retenue ici: «Lavdi markzisem et leninizmut» (Gloire au marxisme-léninisme)!

Exploitation pétrolière

Une des aides apportées par la bienfaitante Russie à son petit allié albanais, quelques années avant notre voyage, avait consisté en l'encouragement de la recherche pétrolière. Des investigations en profondeur furent ainsi menées non loin de la cité industrielle d'Elbasan au centre du pays où fut installé plus tard un complexe sidérurgique qui connut un certain succès durant quelques années. Du pétrole a été effectivement découvert et les premiers gisements ont été mis en exploitation. Puis, les relations russo-albanaises se sont notablement refroidies et les champs pétrolifères n'ont plus rien produit. Quant aux précautions qui auraient dû être prises en vue d'éviter toute pollution, il semble que cela a été le cadet des soucis des autorités. A preuve: en déambulant dans les environs

d'un champ jadis en exploitation, nous découvrons des tuyaux crachant un mince filet de liquide noir qui s'écoule gaillardement et disparaît dans le sol qui, par endroits, est fort spongieux. Quant à l'odeur embaumant les environs, elle laisse planer beaucoup de senteurs mais ne laisse aucun doute sur la nature des émanations qui la constituent.

Selon les informations que nous avons pu recueillir par la suite à ce sujet, le dernier bienfaiteur de l'Albanie, la Chine, n'a manifesté aucun intérêt pour la prospection pétrolière au Pays des Aigles. Comme dans d'autres pays où la Chine a pris le relais du grand frère soviétique, il s'est ainsi vérifié une fois de plus que les domaines d'assistance bénéficiant de l'appui soviétique étaient quasi systématiquement abandonnés par les bienfaiteurs venus ensuite de l'Empire du Milieu. D'aucuns ont vu dans ce phénomène une volonté de montrer la différence entre deux grandes puissances, hypothèse que nous sommes plutôt enclins à faire nôtre.

La gloire de Staline

Un épisode qui vaut son pesant de surprises est celui qui se produit dans la petite ville de Fieri, peu après que notre car touristique s'est immobilisé sur la place centrale. Celle-ci comprend une allée d'arbres dispensant une ombre agréable et généreuse qui attire les indigènes. Un petit marché propose ses maigres étalages à quelques mètres. Mais ce qui nous frappe le plus est le nombre important d'hommes plutôt âgés se livrant au jeu de la pétanque. En y ajoutant l'accent et l'odeur d'anisette, nous nous croirions dans le Midi de la France.

Le premier moment d'étonnement passé, une autre vision insolite capte notre attention: au fond de la place se dresse une grande statue de bronze, légèrement verdâtre et qui nous présente une silhouette et un visage faciles à reconnaître: c'est le petit père des peuples soviétiques, Joseph Staline.

Alors que l'Albanie a tourné le dos à l'Empire soviétique depuis plusieurs années, les nouvelles orientations politiques du régime ne se sont semble-t-il pas encore traduites dans la vie quotidienne: le dictateur géorgien étend encore sa surveillance sur la population de Fieri qui n'en éprouve aucune gêne apparente!

C'est alors qu'un de nous a l'idée inattendue de prendre une photographie de notre équipe au pied du dictateur. Pensez si les préparatifs de cet épisode suscitent la curiosité parmi les badauds agglutinés sur la place principale. Ils en ont comme qui dirait pour leur argent, quand une femme de notre équipe refuse obstinément de poser sur la photo, ne voulant en rien présenter son frais minois au pied de la moustache batailleuse ar-

borée par la statue. Ce refus se fonde sur le souvenir des exécutions massives décrétées dans le paradis soviétique qui fut à la botte du Géorgien pendant des décennies. Ce sentiment de rigueur devant l'image, manifesté par notre collègue au pied d'un politicien rigoriste de la pire espèce, voilà qui plonge notre équipage dans de profondes réflexions où la gravité du choix de l'une le dispute à la douce insouciance des autres. Pour sûr que les habitants de Fieri qui assistent à la scène ne se douteront jamais de pareilles nuances !

Voie sans issue

Une des aberrations les plus visibles du régime albanais, c'est sans aucun doute la voie ferrée traversant le pays du nord au sud. L'aberration, ce n'est bien sûr pas la voie en elle-même, mais la fermeture de cette ligne à tout trafic durant plusieurs années. Chercher à connaître la cause de cet abandon d'une infrastructure qui avait jusqu'alors rendu d'appréciables services, c'était quasiment s'attaquer à un secret de défense figurant sans doute parmi les plus jalousement gardés. En nous y mettant à plusieurs et en harcelant notre guide de questions, puis en confrontant les réponses données, plusieurs membres de notre groupe de voyage ont abouti à une conclusion encore plus fantomatique et invraisemblable que nous ne le supposions.

Non, l'Albanie n'avait pas renoncé au rail par manque de courant électrique qu'elle produit au demeurant en bonnes quantités, puisque les convois ferrés étaient tirés par des locomotives mues au carburant diesel. Non, l'approvisionnement du pays en diesel n'était pas entravé, puisqu'il fallait bien alimenter les rares voitures propulsées par cette énergie et utilisées par les seuls dignitaires du parti unique. Non, il ne s'était produit aucun accident ferroviaire majeur depuis des années. Non, le personnel de conduite n'était pas en grève, comme il se doit dans un pays qui place les droits démocratiques au pinacle des avantages garantis à ses citoyens. Non, le pays n'était pas en rupture de stock d'un désherbant en mesure d'occire les plantes vivaces croissant sur le ballast. Non, l'Albanie ne souffrait pas d'un manque de barrières protégeant les rares usagers des routes traversant, tout aussi rarement, la voie ferrée entre Skodër tout au nord et Saranda tout à l'extrémité méridionale du pays. Non, il ne s'était pas produit une collision entre deux convois et qui aurait entraîné la mort de nombreux passagers, pour la bonne raison que, sur cette ligne unique nord-sud ne circulait simultanément qu'un seul convoi, ce qui avait l'énorme avantage de supprimer tout risque de collision. Non !

Le trafic ferroviaire avait été supprimé après un examen très attentif de tous les aspects de la question par le grand chef suprême du pays, Enver Hoxha.

Constatant que certains de ses sujets demandaient de relier le réseau ferré albanais à celui du Kosovo qui s'arrêtait à quelques centaines de mètres de la dernière gare albanaise, au nord du pays, Enver Hoxha avait décelé dans cette requête l'immense danger d'une invasion du pays par cette voie ferrée. Devant ce péril imminent, à quoi bon avoir aménagé des milliers de caches souterraines dans les casemates que nous avons évoquées auparavant, si l'ennemi extérieur était invité à envahir le pays et pouvait le faire aisément en utilisant les ballasts nationaux ?

Poser cette question, c'était y répondre...

A l'évidence, la meilleure parade contre cet énorme danger consistait à ne plus entretenir les voies ferrées, à en retirer wagons et locomotives, à mettre les chauffeurs au service du pays dans un autre domaine, à se passer des contrôleurs, des aiguilleurs et des tâcherons qui, depuis des décennies, avaient pourtant consciencieusement nettoyé les vitres de toutes les fenêtres des wagons de passagers.

Ainsi, grâce à la mise au rancart du rail, le pays avait pu «continuer sa chevauchée triomphale sur la voie du progrès, sans risquer le moindre écart d'une ligne politique inflexible. Du même coup, il évitait tout déraillement sur le chemin menant au grand soir» que chaque sujet de ce brave Enver appelait de ses vœux.

Aussi, à chaque fois que nos pérégrinations nous ont amenés aux abords de cette fameuse voie ferroviaire toujours déserte, notre imagination s'est mise à vagabonder en songeant à ce qu'aurait pu être la vie des Albanais s'ils étaient parvenus à se débarrasser de la clique d'incompétents qui voulaient les guider sur le droit chemin...

Equipements rudimentaires

Un petit incident de parcours survenu au centre du pays nous permettra d'évaluer les lacunes importantes des équipements techniques à disposition. En rase campagne, le car qui nous transporte tombe en panne. Le chauffeur est aux cent coups; notre guide indigène est aussi abattu que si le ciel lui était tombé sur la tête. Quant à notre guide suisse, elle conserve un calme qui contribuera pour beaucoup à résoudre les difficultés survenues.

Notre groupe ne dispose d'aucun moyen d'entrer en communication à distance. Notre chauffeur réquisitionne un âne – et son propriétaire – qui passe par hasard et qui, par exception, ne croule sous aucun chargement.

Et vogue la galère jusqu'au village le plus proche... à dix kilomètres. Le soudeur qui pourrait réparer la pièce défectueuse de notre véhicule est absent et le garage du lieu ne dispose pas de pièce de rechange.

Un véritable branle-bas de combat se met sur pied. Deux heures plus tard, un jeune paysan juché sur un char cahoteux tiré par un canasson famélique nous rejoint. Il est accompagné de notre guide indigène. Soigneusement attachés sur la plateforme du char, nous apercevons quelques outils lourdement ficelés autour d'une... bonbonne de gaz.

A la force des biceps, un cric soulève une roue arrière de notre véhicule. Commencent alors de gros travaux de soudure d'une pièce du moteur que notre ignorance crasse en matière de mécanique nous empêche de décrire même succinctement.

Trois tours d'horloge plus tard, tout rentre dans l'ordre. Le jour baisse mais nous repartons. Nous ne ferons plus aucune halte jusqu'au lieu prévu de notre nuitée.

Ce temps perdu ne l'aura pas été pour tous. Nous en avons profité pour aborder avec notre guide albanais toutes les questions auxquelles il n'avait pas donné de réponse satisfaisante à nos yeux. Une conclusion globale en découle très clairement: la majorité du peuple albanais ne comprend rien au système politique et s'en désintéresse par peur de représailles. A peine 10% des gens sont des adeptes du régime. La moitié de ces 10% sont des inconditionnels du pouvoir certains que lui seul assurera l'avenir du pays. L'autre moitié nourrit des convictions identiques, après avoir étudié les théories officielles et s'être ralliée à celles-ci. On aura compris que notre guide indigène est de cette catégorie, sans quoi d'ailleurs il ne pourrait pas remplir la fonction qui lui a été dévolue...

D'opposition, il n'est donc pas question au Pays des Aigles.

Culture, agriculture et cuisine

Dans le Sud, notre groupe a aussi visité les fouilles archéologiques de Butrint qui ont mis au jour, quelques années auparavant, un amphithéâtre dont la surface réservée aux acteurs était recouverte de fines mosaïques. Celles-ci étaient exposées à l'air libre, sans précaution d'aucune sorte, quand bien même nous avons appris par la suite qu'il s'agissait d'une rareté qui méritait d'être bien protégée...

Dans le centre du pays, le musée consacré à Skanderbeg, pseudonyme du général Georg Kastriote qui lutta contre l'envahisseur ottoman, nous en a surtout laissé admirer son architecture carrée, de pur style soviétique, sans goût et sans beauté aucune.

Dans toutes les campagnes, c'est peu dire que nous avons été frappés par la vue de paysans s'adonnant aux travaux des champs. Certains la-

bouraient à l'aide d'une charrue rudimentaire tirée par des bœufs sous le joug, le paysan suivant son attelage en trébuchant sur les sillons de la terre éventrée. Parmi ces travailleurs agricoles se trouvaient un nombre important de femmes, la majorité d'entre eux d'ailleurs. De machines agricoles, de tracteurs, d'installations d'arrosage, nous n'avons vu aucune trace. Et que dire des chars de foin servant à engranger la récolte d'herbe? Le plus souvent celle-ci était transbahutée à dos d'un âne dont les deux oreilles émergeaient à peine sous une charge énorme barrant la moitié de la chaussée.

Sans nous attarder trop sur le volet culinaire de ce temps de vacances, un choix des organisateurs du voyage et de leurs partenaires albanais leur fait honneur. En effet, au fil des menus servis à notre groupe, peu de concessions ont été faites à la cuisine occidentale traditionnelle, au profit des fruits et légumes du pays, du poisson au détriment de la viande. Une place prépondérante a été aussi réservée aux produits laitiers. L'abondance des mets prit aussi le pas sur le raffinement. Une présentation plaisante et parfois recherchée des plats nous a à plusieurs reprises fait penser que si l'aveuglement des dirigeants n'avait pas mis le pays à l'arrière-ban, la vie aurait pu être douce et agréable sous ces latitudes. Plusieurs petits faits survenus au fil des jours ont confirmé éloquemment cette impression.

Epilogue

C'est ainsi qu'au terme de dix jours passés en Albanie sont nés en nous des sentiments fraternels envers les Albanais. Nous avons acquis la certitude qu'ils subissaient bien plus qu'ils n'approuvaient la situation d'alors de leur pays et le régime politique imposé au peuple.

Ces sentiments étaient mêlés à l'espoir que la situation politique intérieure se décante au fil des années et que les habitants de ce petit pays européen retrouvent des raisons de vivre et d'espérer et puissent ainsi plus librement donner cours à leurs penchants naturels et à leur propension à la joie de vivre et à la fraternité humaine.

Depuis s'est produite, notamment en Europe occidentale, une émigration accrue d'Albanais espérant que, même relativement mal accueillis, ils y trouveraient à tout le moins des conditions de vie plus décentes et un sentiment de vraie liberté.

Nous ne pouvons évidemment manquer de nous interroger sur les éléments qui permettent peut-être d'expliquer pourquoi tant de ressortissants albanais aujourd'hui établis hors de leur pays versent dans la petite délinquance, voire le trafic de drogues et se retrouvent en nombre relativement importants devant les tribunaux de leurs pays d'accueil. Si rien ne permet

d'excuser de telles dérives, la conviction que celles-ci puisent une part de leurs causes originelles dans la déliquescence connue par l'Albanie, sous le régime communiste, nous apporte une partie de réponse.

La responsabilité des politiciens qui ont asservi le peuple albanais des décennies durant nous semble évidente. La lenteur des transformations apportées, durant les vingt ans qui ont suivi, à la vie quotidienne des Albanais confirme aussi la lourdeur de la chape qui avait pesé pendant quarante ans sur le devenir des gens et du pays.

On le voit, un simple voyage touristique sans prétention peut parfois déboucher sur des constats et des réflexions qui mettent en lumière des aspects mal connus d'une réalité sociopolitique et en nuancent les différents éléments d'appréciation.

Le voyage incite donc à une ouverture sur le monde, à un pas en direction de l'autre. Il ouvre non seulement nos horizons, mais aussi notre esprit et notre cœur.

Victor Giordano, Porrentruy, a été journaliste indépendant à partir de 1965 et pendant quarante ans, correspondant à des quotidiens, hebdomadaires, mensuels et magazines romands. En 1972, il a publié Banquier fakir aux Editions d'Ajoie.